

MON MUSÉE DE LA VIE D'AUTREFOIS

Par Patrick Geraud

Au Musée de la vie d'autrefois, la curiosité est sœur de l'étonnement, grâce à Viviane de Witt, la fondatrice. Vous découvrirez la naissance de la légende des « Bottes de sept lieues », des tables qui ont du bol, des cannes en verre qui n'aidaient pas à marcher droit, des dentellières qui maniaient le tambour et mille autres choses encore.

Viviane de Witt fut l'une des trois premières femmes commissaires-priseurs de France. C'était en 1976. Puis, elle partit Suisse, avec son mari, pour diriger une manufacture horlogère et animer une radio culturelle de Genève.

De l'idée insufflée par son petit-fils, qui souhaitait que perdurent les nombreux souvenirs dont sa grand-mère berça l'enfance, à la concrétisation du musée, quinze années ont été nécessaires. « Pour cela, il a fallu aller de région en région, de brocante en brocante, chercher, chiner, acheter deux musées qui fermaient, bénéficier du concours de sympathiques donateurs et le soutien actif de mon mari qui avalait les kilomètres », explique notre hôte qui a un indéniable souci de la transmission de l'histoire de France à travers des objets authentiques et des coutumes. C'est ainsi, que le musée a ouvert en 2017, à Les Ormes-sur-Voulzie, Seine-et-Marne, à l'est de Paris. « Bien qu'il existe divers écomusées en France, dont les thèmes, pour la plupart, sont régionaux », poursuit-elle. « J'ai donc voulu créer celui-ci pour raconter la vie des Français entre 1800 et 1950 »

Bourgeois et aristocrates sont exclus

Nous voilà partis dans cet espace où l'on remonte le temps, ponctué de cent trois scènes grandeur nature qui attendent la venue d'une de plus en décembre, qui s'appellera « le petit bazar ».

L'ensemble est complété par petit train électrique, à l'échelle 1/87, réalisé par Jérôme de Witt et Francis Mathé, ainsi qu'une reproduction de la Tour Eiffel de dix huit mètres de haut. Créée à l'occasion du centenaire de son modèle en



Scène 2. La pièce à vivre. Au premier plan une table, par endroit, creusée de forme de bol. Et les rideaux rouges des lits clos.

1989, pour le musée d'Ayen, en Corrèze, elle a rejoint ce musée qui se développe sur trois mille cinq cents mètres carrés. « Pour effectuer la scénarisation du musée, j'ai sollicité les conseils de Martine Segalen ancienne co-directrice du Musée des arts et traditions populaires (avant que celui-ci rejoigne les collections du MUCEM à Marseille), poursuit Viviane de Witt. « Ethnologue et chercheuse au CNRS, elle m'a mise en rapport avec des doctorants lorsque je devais résoudre une question précise. Sur son conseil, c'est délibérément que l'aristocratie et la grande bourgeoisie ont été exclues des scènes reconstituées. Ne représentant que cinq pour cent de la population, elles n'étaient pas représentatives de la vie des Français à cette époque où la majorité de la population vivait et travaillait à la campagne ». Et notre guide de souligner « l'apport inestimable des travaux physiques souvent très pénibles effectués pour contribuer à l'essor de la société française ».

Suite page 36



Scène 80. Le coiffeur barbier.
Salon reconstitué tel qu'il était
en 1947 avec ses lotions, ses
rasoirs, ses peignes...



Scène 80.
Le coiffeur barbier :
détail.

Photo P. Géraud.

Nous parcourons les allées où, de chaque côté, sont mis en scène différents univers dans des décors parfaitement délimités. Nous allons de découvertes en découvertes, émaillées de quelques anecdotes, contées par notre hôte. Mais quel est donc cet étrange objet ? À quoi pouvait-il bien servir ? Heureusement, il y a des audio-guides distribués gratuitement à l'entrée pour nous renseigner sur les différentes scènes dotées chacune d'un titre.

Devant la reconstitution « de la pièce à vivre », on s'aperçoit très vite que pour les paysans les plus pauvres, il n'y avait pas toujours de chauffage. « Le chauffage, c'était parfois la chaudière des vaches et des chevaux. », note la créatrice du musée qui se souvient avoir vu « des animaux réchauffant l'air par leur haleine à travers une ouverture. Dans les lits clos, tendus de lourds rideaux, les habitants pouvaient dormir ensemble pour se tenir chaud sur une paillasse. Cette pièce est reconstituée d'après mes souvenirs d'enfance. Remarquez la table en bois, creusée par endroits en forme de bol, pour pallier l'absence de vaisselle. C'est l'une des quatre répertoriées en France ».

Légendes et contes de fées

Nous nous arrêtons devant le décor du « Relais de poste et le postillon ». Ces relais de poste appartenaient à des particuliers bénéficiant d'un privilège accordé par le Roi leur permettant d'ouvrir à la fois une auberge où les voyageurs pouvaient se ravitailler, éventuellement dormir, et se procurer des chevaux frais.

« Dans cette scène, le postillon se présente dans son costume et ses fameuses bottes renforcées de plomb », nous explique Viviane de Witt. « Le postillon, contrairement au cocher, qui lui était assis sur la voiture, chevauchait le cheval de tête. Ses bottes étaient conçues pour protéger ses

jambes de fractures lors de chutes, ou du timon auquel les chevaux étaient attelés et qui se rabattait dangereusement sur sa jambe lorsque les chevaux effectuaient un virage. » Ces bottes imposantes ont inspiré la légende des bottes de sept lieues dans des contes de fées retranscrits des traditions orales par Charles Perrault.

S'avisant de notre étonnement face à la scène du bébé et de l'enfant, et plus spécialement à la vue d'un bébé suspendu à un arbre, la créatrice du musée nous livre une explication. « Les parents qui travaillaient la terre craignaient que leurs enfants en bas âge ne se blessent ou tombent dans un cours d'eau. Ne pouvant les surveiller continuellement, ils les suspendaient en hauteur, pendant leur labeur ». Sur une table, on aperçoit des biberons très loin de ceux que nous utilisons aujourd'hui. « Ils sont de deux sortes », mentionne notre guide. « Ils étaient soit en étain, soit en verre et souvent bouchés par un chiffon plus ou moins propre. Nous savons maintenant que le lait dans de l'étain devenait poison. Je mets un point d'honneur, lors de je propose, au public, des reconstitutions qui exposent plus de soixante dix mille objets, d'être informée par des sources sérieuses ».

Le coiffeur espagnol

Ce musée se veut une fresque historique, dont la conscription et les guerres. A une époque, « ceux qui par tirage au sort obtenaient un bon numéro n'étaient pas incorporés. Pour les autres, un grand changement de vie s'annonçait. Certaines familles riches achetaient aux plus pauvres, qui se laissaient convaincre, les numéros qui les exemptaient. Parmi les nombreux objets, nous trouvons une canne de verre remplie d'alcool achetée avant de partir sous les drapeaux. S'il rentrait de la guerre, devenu adulte, il buvait le contenu pour fêter son retour. Les cannes retrouvées pleines indiquent de façon cruelle que l'enfant du pays n'est pas revenu à la ferme de ses parents », soupire Viviane de Witt.

Suite page 38



Scène 85. L'épicerie. Ses boîtes multicolores, avec sur l'étagère un petit pain de sucre et une balance de grainetier.

Le Musée de la vie d'autrefois

Chemin de Frilure

Les Ormes-sur-Voulzie (77)

www.museedelaviedautrefois.com

Tél. : 01 60 58 72 07.

Sur le site vous découvrirez les événements et les animations, ainsi que des parcours pédagogiques destinés aux plus jeunes.

« C'est un musée privé que nous avons financé, avec mon mari, et dont nous avons fait un fonds de dotation. Et comme nous savions qu'un musée privé ne vit pas de ses seules entrées, nous avons également ouvert un restaurant qui s'appelle « Chez Grand-Mère » ouvert à toutes personnes désirant se restaurer. Ce restaurant soutient, sous forme de don, le musée lorsqu'un besoin se fait sentir. Aucun euro des entrées, ni du restaurant, ni de la boutique ne va dans notre poche. C'est un musée pérenne qui assure au public l'accès à ces collections et promeut la compréhension du patrimoine qu'il présente. »



L'omnibus et la diligence.



Scène 91. Le garage.
fameuse Vis-à-Vis,
de Dion-Bouton, 1898.

Comment ont été réunis tant d'objets ?

Les explications de la fondatrice Viviane de Witt.

« L'acquisition du contenu des deux musées achetés ont été épiques. Ainsi, pour le musée d'Ayen, en Corrèze, appartenant à monsieur Caudoux, il a fallu plusieurs camions. Et pour convoyer sa fameuse Tour Eiffel de dix huit mètres de haut, jusqu'à Ormes sur Voulzy, nous avons été obligés de la scinder en trois parties, qui ont été ressoudées par la suite. Nous étions à la tête d'un convoi exceptionnel parcourant cinq cents kilomètres.

L'acquisition d'un grand nombre de pièces a parfois été très longue. Elle pouvait s'échelonner sur des mois, voire des années. Il a fallu s'armer de patience, de diplomatie, argumenter sans relâche du bien fondé de sa démarche. Parfois, les revirements de potentiels vendeurs peuvent paraître lassant. Un jour, c'est oui ; le lendemain, c'est non. De façon insidieuse le doute s'installe. Un intermédiaire connaissant les deux parties est souvent un allié providentiel. En fin de compte, c'était surtout l'énoncé de notre grand projet de musée qui emportait l'adhésion des hésitants. Si une négociation bien menée nous comble de joie, nous n'oublions pas, cependant, que la décision de vendre est un véritable déchirement pour la majorité des propriétaires. D'autant que ce choix intervient, parfois, pour la seule raison d'une hausse exorbitante des loyers des bâtiments abritant musées ou collections. »

Un buste de Marianne dans une salle de classe scène de "L'École" après l'instauration des lois de Jules Ferry. Viviane de Witt ne cache pas son admiration pour le dévouement des « hussards noirs de la République » envers des élèves. Ils devaient leur apprendre à lire, à écrire et compter en français alors que nombre d'écoliers parlaient le patois.

Notre chineuse émérite, arrivée sur le pas de la boutique Le coiffeur barbier, nous conte une histoire d'ascension. « Lors d'une réunion de brocanteurs qui avait lieu en Auvergne, un frère et une sœur nous racontent l'histoire de leur père. C'était un Espagnol besogneux qui avait traversé les Pyrénées et s'était loué comme garçon de ferme dans la région de Béziers. Lorsqu'il avait terminé sa journée, ce monsieur, fort courageux, installait une chaise devant son feu en hiver ou dans la rue en été et coupait les cheveux des villageois. À force de travail et de persévérance, il réussit à s'offrir ce salon tel qu'il vous est présenté dans notre musée ».

Et à notre époque ?

Au seuil de la scène "L'Épicerie", teintées de boîtes de toutes les couleurs, certains se remémoreront peut-être, l'époque où le sucre était vendu par morceaux débités d'un pain de sucre à la demande, où les boîtes à biscuits étaient rechargeables, où les enfants, pas sages, craignaient le martinet vendu à côté des confiseries. On y vend des bidons d'essence, tandis que le vin s'achetait à la tireuse. Dans la partie de la crèmerie, nous trouvons des œufs à consommer et, dans celle de la mercerie, des œufs en bois à reprendre les chaussettes trouées...

En ce lieu que nous avons visité et qui contient bien d'autres scènes, l'accent a été mis sciemment sur des pièces usuelles, utiles à la vie courante. Même si les gens n'avaient pas beaucoup de beaux objets, toutes les scènes ont ce « je ne sais quoi » qui nous enveloppe. Au terme de notre visite, on se demande quels sont les objets domestiques ou professionnels du XXI^e siècle que nous aurons envie de conserver et de chérir autant.



Scène 48. *L'école*. Les lois de Jules Ferry de 1881 et 1882 rendent l'école obligatoire, gratuite et laïque.



Chez l'horloger.



Scène 66. *Les dentellières*. Tambour de dentellière : un cylindre de 25 cm de diamètre environ. Il était fabriqué en bois de mélèze ou en pin. Celui-ci était employé dans la vallée du Queyras.

Scène 49. *L'imprimerie*. Où l'on imprime le 'Petit Journal' de 1863 à 1944, rue Lafitte à Paris. Il atteindra, en 1895, une diffusion record d'un million d'exemplaires par jour!

